

Présentation

Patrick Sériot
Lausanne / Saint-Petersbourg

Les linguistes et les philosophes ont un objet de connaissance en commun, le langage, dont ils ont, curieusement, peu souvent l'occasion de parler ensemble. Tel était le point de départ de ce projet de rapprochement-interrogation : parlent-ils, au juste, de la *même chose*, eux qui, dans des départements universitaires différents, semblent vivre en parfaite ignorance réciproque ?

Or l'éclairage croisé de leurs approches pouvait, semble-t-il, faire apparaître des problématiques, des thèmes et des modes d'approche qui resteraient invisibles en éclairage direct. D'où l'insistance mise sur la *comparaison* dans l'appel à communication du recueil.

Même si aucun des textes présentés ici ne répond directement à cette demande, leur richesse et leur variété, voire l'allégresse de leur mode d'exposition, font apparaître, parfois indirectement, une évidence : comment travailler en linguistique (du moins en syntaxe) sans avoir en tête une orientation (explicite, mais bien souvent implicite, voire insue) philosophique ? Et comment aborder la philosophie du langage sans avoir une connaissance intuitive (empirique, et non en tant qu'objet construit) de son fonctionnement ?

Bien des solutions au problème n'ont pas été envisagées ici, bien des domaines n'ont pas été explorés. Cette tentative aura néanmoins l'avantage, je l'espère, de susciter des discussions, débats et surprises.

Sylvain Auroux entre dans le vif du sujet avec une thèse ontologique iconoclaste : la langue, «ça n'existe pas», le réel de la langue est une «chimère». Faisant voler en éclats la certitude qui est à la base du travail des professionnels de la grammaire et de la linguistique, il détaille ses arguments à partir d'un constat simple : même une langue comme le français n'est pas un objet d'évidence, puisque la langue française a été *instituée* historiquement, politiquement, au profit d'un projet étatique.

C'est par l'histoire de la philologie comparée au XIX^{ème} siècle que Lia Formigari aborde la différence entre une linguistique de la langue et une linguistique du langage. Là encore, c'est bien une interrogation épistémologique fondamentale qui est à l'œuvre : quel est cet objet que manipulent les linguistes, en quoi est-il différent de celui qu'utilisent les locuteurs dans leur usage quotidien. Elle montre, à partir de l'analyse précise de certains grands textes de la linguistique du XIX^{ème} siècle, la porosité des frontières à la fois entre les disciplines et les champs qu'elles recouvrent (la nature et l'histoire). Apparaît alors une question qui est ici en toile de fond : quel rapport entretiennent les linguistiques des langues avec la linguistique générale ?

Giorgio Graffi entreprend une discussion sur la notion de «connaissance de la langue» par les locuteurs, que N. Chomsky pense nécessaire à une approche véritablement scientifique de l'objet langue, du moins dans sa perspective générativiste. La réalité psychologique, ou mentale, de la grammaire est ici au cœur du débat, remise en question par Kripke ou Wittgenstein. A partir de ce débat, G. Graffi propose une réponse positive à la question posée dans le recueil : «la philosophie du langage pose des questions sur le langage, la linguistique tente de les résoudre». Mais s'agit-il alors de langage ou bien de langues ?

C'est clairement en philosophe que Claudio Majolino aborde un problème grammatical : celui des constructions impersonnelles, qui, depuis le Moyen-Âge, constituent la *crux logicorum* : si toute proposition grammaticale est l'expression d'un jugement logique, lequel ne peut qu'avoir la forme de *Sujet – Prédicat*, alors comment admettre, justifier, excuser l'absence de sujet ? Comment dire quelque chose à propos d'une pure absence ? En s'appuyant sur la critique qu'A. Marty fait du «dogme de la *Zweigliedrigkeit*», C. Majolino met en avant une conception «nécessairement, historiquement ou culturellement, décentrée ou passive de la subjectivité».

Savina Raynaud, quant à elle, choisit une autre façon de traiter la question des rapports entre linguistique et philosophie du langage : à partir de son propre parcours biographique elle rapporte les difficultés, les obstacles, mais aussi les joies de la découverte que lui a apportées cette aventure intellectuelle qu'a été la mise en regard des deux disciplines. Son expérience personnelle lui a fait accepter la présence simultanée de *sensibilia* et *intelligibilia* dans la recherche scientifique.

Claudia Stancati présente, elle aussi, une thèse forte : la philosophie n'a pas d'objet propre, mais elle peut accompagner toutes les formes de savoir en tant qu'épistémologie. Mais ce rôle ancillaire est en même temps le révélateur indispensable de ce que la linguistique ne sait pas qu'elle sait...

Quant à Béatrice Godart-Wendling, elle démontre le malentendu et l'incompréhension qui règnent entre la linguistique et la philosophie du langage, mais cette fois-ci, il s'agit de la version *logiciste* de cette dernière,

au XIX^{ème} siècle. D'où l'intérêt de scruter attentivement une autre période, plus tardive, celle d'une philosophie «ordinariste» autrement dit la philosophie du langage ordinaire anglo-saxonne, dont la linguistique a tort de se méfier.

Il y aurait eu encore bien d'autres modes d'approche, d'autres thèmes à explorer, comme celui de l'existence controversée d'une philosophie *marxiste* du langage, de l'opposition entre positivisme et idéalisme en linguistique, ou d'une philosophie religieuse du langage (Louis de Bonald en France, Sergej Bulgakov en Russie). Diverses circonstances ont retardé ces travaux, ce sera, on l'espère, la matière à un nouveau recueil.



Louis de Bonald (1754-1840)



Sergej Bulgakov (1871-1944)